

René Lew,  
12 février-12 mars 2014,  
pour le colloque de l'École psychanalytique du Nord,  
Lille, le 22 mars 2014  
(*Dérivation*, texte 19)  
1ère version

## Logique du corps (2)

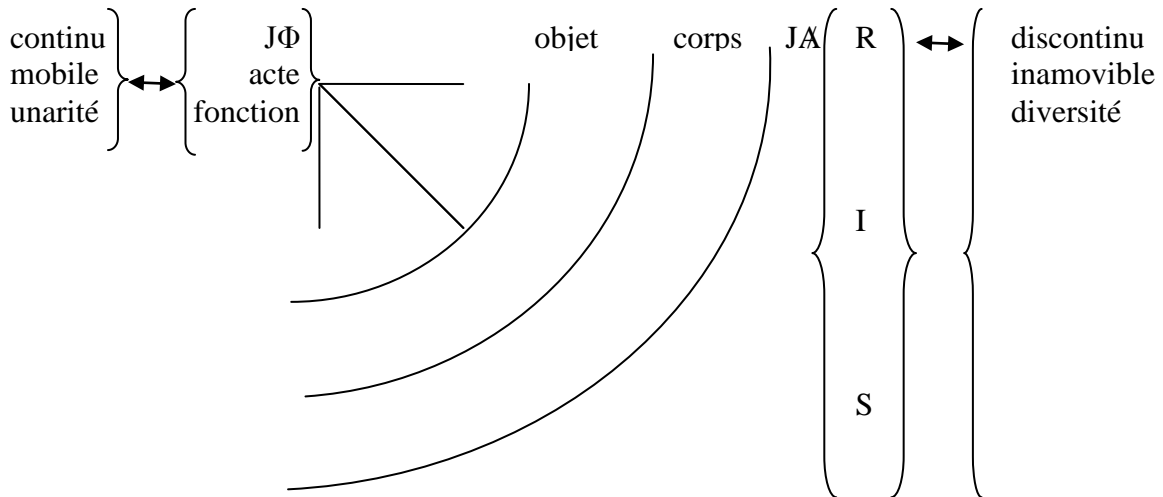
### Images et mouvement :

### les mises en forme corporelle du mouvement

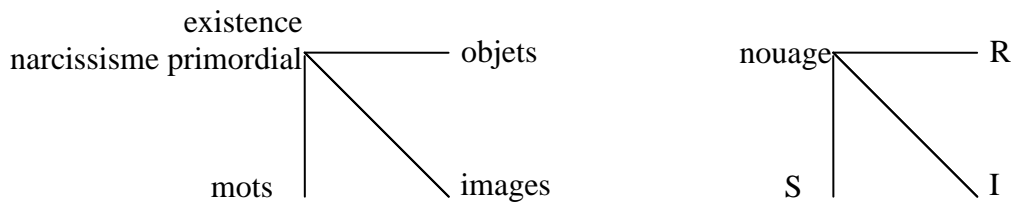
#### *Introduction*

Dans ce texte, j'aborderai en son fond le lien de mobilisation du discontinu dans le continu et inversement. Ce mouvement concerne en particulier le corps au travers de ses jouissances — et celles-ci s'inscrivent (au sens propre d'une transcription, *Vertretung*) dans diverses mises en forme qui ont trait pour chacune aux pulsions partielles en leur lien aux objets partiels, qu'ils fussent déjà extraits du corps ou qu'ils en soient des composants différenciés, sinon morcelés. Que peut être par contre une jouissance statique, sinon celle donnée comme attenante à un Autre symptomatiquement présenté comme inamovible, mais quand même écartelé (cet Autre, comme sa jouissance est éparpillée) dans les divers registres (réel, imaginaire, symbolique) du sujet, chacun variablement mis en forme dans le corps ? Par la pulsion, une dialectique du mouvement et de l'inamovible est ainsi mise en formes diverses dans le corps.

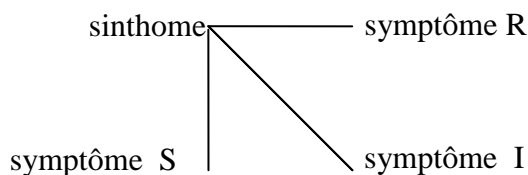
Pour fixer les idées dès maintenant, je préciserai que ces mises en forme dans le corps se présentent comme — ce ne sont que des exemples en rien exhaustifs — des maladies dans le réel, des maquillages (au sens le plus large du *proton pseudos*) dans l'imaginaire, et des manières (narcissiques) d'habiter son corps ou des façons (relationnelles) de se rapporter à autrui, *via* son corps, dans le symbolique.



Et pour préciser d'emblée avec quelle logique j'entre dans le thème de ce colloque relatif aux jouissances et au nœud borroméen, je rappellerai que le nœud borroméen armillaire à trois consistances se met à plat de deux façons. Chacun de ces modes conjoint les quatre points de l'espace (segmenté en huit quadrants ponctués chacun par un des sommets d'un cube) reliés diagonalement pour constituer ensemble un tétraèdre. Ce tétraèdre est lui-même mis à plat comme un carré modal, et celui-ci peut se restreindre aux trois axes correspondant aux trois registres lacaniens (réel, imaginaire, symbolique) dans/avec lesquels opère le sujet. Son existence de sujet est ainsi marquée par/dans le nœud que ces registres constituent entre eux et ce nouage fait sinthome pour ce sujet.



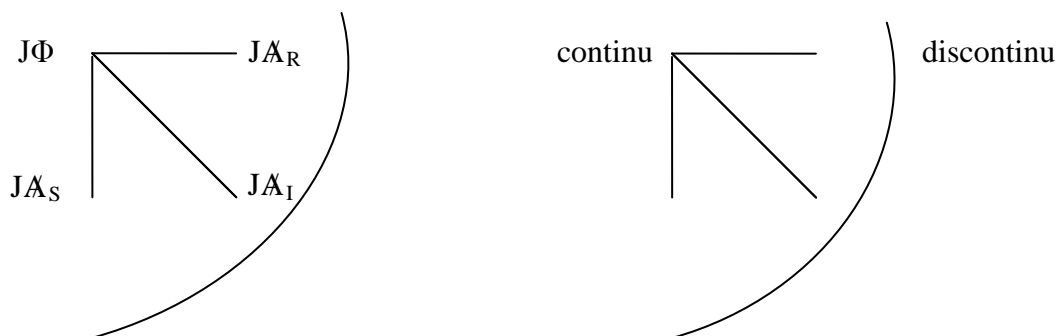
Cela dit je distingue le sinthome comme fonctionnel (en tant que nouage) des symptômes objectalisés, correspondant pour chaque type à un registre (en tant que ronds) du nœud borroméen.



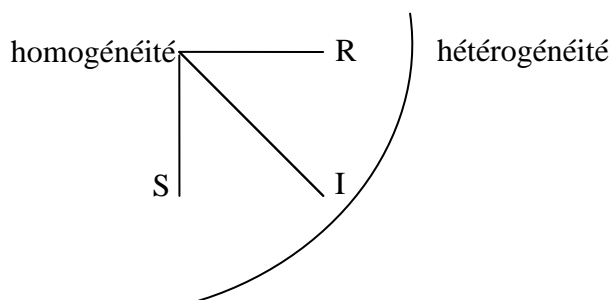
C'est dire que l'existence du sujet est fonctionnelle — je l'inscris schématiquement comme le nouage borroméen, sinthomatique et intensionnel, puisque ce nouage qui n'a rien

d'organique (pas d'enlacement) est une fonction en intension soutenue extensionnellement par les « cadres » mis en forme corporelle que sont les objets, les images et les mots, qui font symptôme, mais donc chacun selon son mode propre.

Une clinique borroméenne se fait ainsi jour en lien avec le continu et le discontinu des jouissances,



ce qui correspond à ce que Lacan intitule de l'homogénéité (continue et sphérique) et de l'hétérogénéité (discontinue) des registres du nœud borroméen.

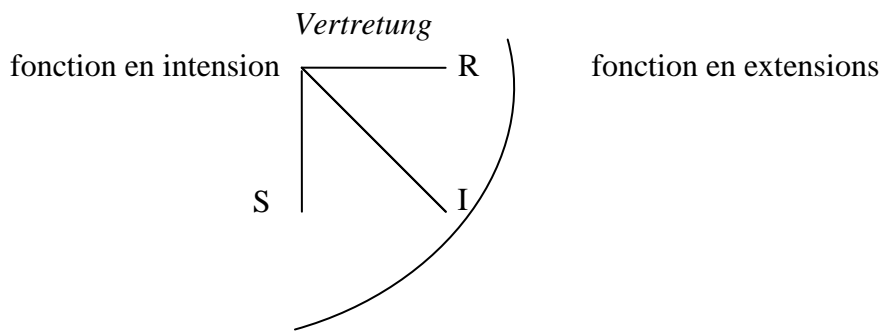


\*

Qu'est-ce alors que le mouvement ? C'est d'abord pour moi un glissement au sein de la structure du sujet, de poste en poste. C'est donc un effet de déplacement-transposition-transcription (cette *Entstellung* s'identifie à la *Vertretung* précédemment citée) qui s'assure avant tout du rapport signifiant/signifié.<sup>1</sup> Il est aussi par là-même dérivation du continu au discontinu et inversement, passant dans ce dernier cas de la discontinuité des rives à la dérive du flot.

Je souligne ainsi que chaque mode (ou poste) de la structure subjective se définit des autres modes à partir de ce qui passe d'un de ces postes à l'autre (très exactement c'est là encore de *Vertretung* qu'il est question). Au premier chef il s'agit par excellence de la transformation de la fonction, passant d'intension en extensions plurielles.

<sup>1</sup> J. Lacan, *Écrits*, p. 511.



Il y a d'une façon générale un mouvement dialectique qui opère au sein du schématisme qu'on utilise, quel qu'il soit, en particulier au sein de celui que je viens de spécifier et qui renvoie à l'homo-hétérogénéité du schématisme borroméen. Mais, en elle-même, cette dialectique est une pulsation instantanée, ne paraissant être un aller et retour d'intension en extensions que sur cette figure ; économiquement elle présente la possibilité d'un équilibre entre ces divers postes de structure sans qu'aucun ne prenne l'avantage sur les autres : ils sont liés en tout point de la structure, qui s'assure ainsi d'être inorientable.

Mon propos aujourd'hui est de modéliser ces transformations en ce qu'elles sont des formes du mouvement qui, plus avant, rapporte tout poste de structure à tout autre.<sup>2</sup> Nous avons donc à discuter de deux sortes de mouvements : d'une part, ceux qui transcrivent l'intension en extensions ; d'autre part, ceux qui lient entre elles les extensions. Mais surtout il s'agit de figurer ces relations.

C'est pourquoi j'aborderai le et les mouvements par leur mise en évidence tout en passant d'abord de l'évidence statique des choses à leur mobilisation. Pour ce faire je m'appuierai sur deux livres de Gilles Deleuze : *Logique du sens* (Éd. de Minuit, 1969, ensuite cité comme *LS*) quant à ce qu'il en est de ce qui manifeste le mouvement (au § 2) ; et *L'image-mouvement* (Éd. de Minuit, 1983, ensuite cité *IM*) quant au rapport de l'image au mouvement (ci-après au § 1).

Comme les transformations d'intension en extensions et réversivement, mais aussi celles entre extensions elles-mêmes, sont des fonctions, le mouvement s'assure déjà de son intensionnalité avant de demander à se figurer. Cependant figuration et espaces de mouvement vont de pair. Cela souligne l'absence d'homogénéité des figurations et des espaces en eux-mêmes — lesquels vont de pair uniquement grâce à la raison fonctionnelle qui persiste à infiltrer tout mouvement et, au travers de lui, ces figures et ces espaces de mouvement.

<sup>2</sup> J'en parle dans *Le hors point de vue*, Lysimaque, à paraître. Il y a deux manières d'appréhender la structure d'un seul tenant, hors point de vue. (1°) On peut suivre un chemin eulérien dans la structure à passer par toutes les fonctions qui la composent et une seule fois pour chacune. Mais c'est là prendre la structure partie par partie, l'une après l'autre, *partes extra partes* (à voir ici au § 3). (2°) On peut sinon considérer toutes les façons de « prendre » à la fois tous les éléments de structure (selon le nombre de postes qui l'étayent) grâce à une connexion d'ensemble (mais le nombre de connecteurs devient vite faramineux, puisqu'il s'accroît de façon exponentielle lorsqu'on passe d'une dimension de structure à l'autre ; l'on ne saurait donc utiliser cette appréhension de la structure qu'en très basse dimension et, à mon avis, à ne pas dépasser les quatre dimensions que Lacan pointe comme nécessaires à l'abord de l'inconscient).

# 1. De l'image au mouvement : la jouissance phallique

Retrouver la structure sous l'image met en jeu la jouissance phallique. C'est donc elle que je vais analyser au travers du mouvement.

*Thèse 1 – Le mouvement subjectal est mis en œuvre grâce à la récursivité de la signifiante. Il renvoie par là-même à l'objectalité du monde et du corps — y compris à la mouvance de ceux-ci. La signifiante permet ainsi l'incorporation de la fonction Père comme proprement récursive au travers de la présentification de son absence. Cette incorporation (qui implique le corps symbolique : Leib) fonde la mobilisation du corps matériel (Körper). Le propos est ici de passer de l'imaginaire à la jouissance phallique via le mouvement de l'un à l'autre, comme via le mouvement de l'un et de l'autre en son sein propre. Ainsi l'imaginaire s'avère noué avec le symbolique de la jouissance phallique<sup>3</sup> par ce tiers registre qu'est le mouvement réel. L'ensemble se détermine selon la diversification des modes corporels de l'appréhender. C'est une structure du continu qui fonde cette association du mouvement en acte et de la fonctionnalité phallique, telle que le sujet du narcissisme primordial la porte toujours plus loin, ce qui précisément en constitue l'acte.*

Plus précisément encore, Deleuze fait effectivement du mouvement au sens standard un acte, celui de parcourir l'espace (*IM*, p. 9). Un tel acte rend donc compte en les liant asphériquement de ce qui sépare mouvement et espace, et cette séparation — à l'envers de qu'en dit Deleuze (*ibid.*) — tient au fait que la fonction (déjà comme mouvement, mais telle que je l'entends en tant que continue) est homogène quand l'espace est diversifiable. Aussi le mouvement est-il dérivable en figures de l'espace, lesquelles modélisent variablement le mouvement. Et c'est le corps au premier chef qui supporte ces figures de l'espace.

J'en profite pour ajouter qu'une telle figuration diversifiable du mouvement tient à la récursivité de la fonction signifiante. En effet, du fait de sa récursivité, la signifiante (comme fonction signifiante à l'œuvre) ne se fonde que de ce qu'elle produit.<sup>4</sup> Dès lors son mouvement la porte en avant vers ce qui n'est pas encore, mais qui tend à advenir, sans la rendre dépendante de ce qui a pu être, mais uniquement de ce qui aura été du fait d'advenir en prenant pour cause cette récursivité qui se présente alors comme nécessaire. En effet cette dernière n'assure la fonction en jeu que de l'après-coup que le mouvement induit en en construisant la conséquence figurée.

À cette conséquence s'oppose donc ce que celle-ci appelle à l'existence comme antécédent pour s'en soutenir. L'opposition fonction / objets extensionnels — ou mouvement / spatialisation du mouvement — n'est dès lors pas stricte. En effet une continuité (fonctionnelle) existe qui passe du mouvement à la prise en compte de chacun de ses instants conçus comme des arrêts et vice-versa :

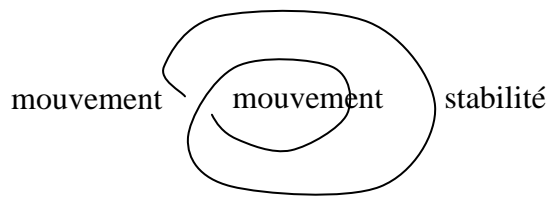
(fonction → (fonction → objets)),  
(mouvement → (mouvement → immobilité)),

---

<sup>3</sup> Je situe donc la jouissance phallique différemment que ne le fait Lacan qui la place entre le symbolique et le réel dans le nœud borroméen.

<sup>4</sup> Voir en annexe ma conception de la récursivité au travers des définitions que j'en donne.

soit



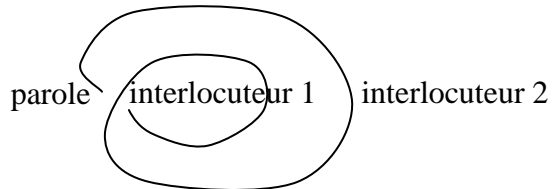
Comme le dit Deleuze

« [...] vous ne pouvez pas reconstituer le mouvement avec des positions dans l'espace ou des instants dans le temps, c'est-à-dire avec des « coupes » immobiles... » (*ibid.*).

Il ajoute :

« Cette reconstitution, vous ne la faites qu'en joignant aux positions ou aux instants l'idée abstraite d'une succession, d'un temps mécanique, homogène, universel et décalqué de l'espace, le même pour tous les mouvements. »

Cette reconstitution, il est vrai, met en continuité des instants séparés. C'est dire que nous dépassons là la simple succession. La question posée de façon sous-jacente est sous cet angle celle du passage du discontinu au continu. Sur le plan de la parole, il s'agit de considérer comment chacun de ceux qui se présentent dans l'échange comme un appui à la parole, ou un versant de celle-ci, peuvent être mis en continuité par cet échange même.<sup>5</sup>



Mais cette continuité est le temps intensionnel bien repéré par Augustin et qui nécessite un saut pour échapper au temps discontinu de la segmentation (Augustin dit : distention) en passé, présent, futur.

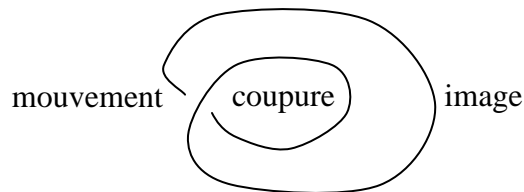
Je dirai que nous avons affaire à une double topologie en la matière. (1) L'homogénéité de l'intension signifiante (soit la signifiante) tire sa « substance »<sup>6</sup> de cet échange en fait inaccessible en soi.<sup>7</sup> Inaccessible parce que fonctionnel. Mais il n'empêche que cette homogénéité se démultiplie en son sein, nécessairement par intensification ou mieux : densification. (2) C'est autre chose que l'extensivité des objets, des champs et des instants qui se différencient chacun vis-à-vis de lui-même selon le registre où il évolue (réel, imaginaire, symbolique, pour le moins) et s'avèrent segmentables en s'étendant chacun dans son axe propre.

<sup>5</sup> À l'encontre des positions de Deleuze, cela laisse de côté le geste. Voir Lacan, « Maurice Merleau-Ponty », *Autres écrits*.

<sup>6</sup> J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 26.

<sup>7</sup> Marx le dit bien : la valeur d'échange ne peut s'exprimer qu'en termes de valeur d'usage, laquelle n'a d'intérêt que pour rendre compte de la valeur d'échange.

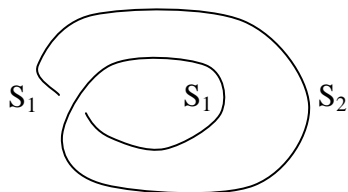
L'image est le résultat d'une coupure dans le mouvement. Elle permet ainsi une saisie de l'insaisissable. Mais cette coupure est elle-même mouvement (et mobilisatrice) comme fonction à l'œuvre : en psychanalyse, elle est un clivage faisant passage, une barrière permettant le contact (Freud : *Kontaktschranke*). Aussi le mouvement du corps permet-il la formalisation du corps en image.



Cette coupure faisant lien implique effectivement un temps en intension, jouant moins de permanence que de continuité et donc de diachronie indéfinie dont s'établit cependant la segmentation du temps chronique sur le modèle de l'espace comme morcelable.<sup>8</sup> Et cela se présente comme le signifiant, dont la signifiante assure et l'intensionnalité et (ce qui a le même sens : récursif) le passage de l'intension aux extensions. En effet le produit de la signifiante par elle-même induit la constitution d'un signifiant toujours neuf, jamais identique à lui-même, puisqu'il n'y a pas de signifiante en soi, mais toujours tributaire de ce qu'elle implique comme signifiant. Soit :

$$\begin{array}{ccc} \text{signifiante} \times \text{signifiante} & \rightarrow & \text{signifiant} \\ S_1 & & S_2 \end{array}$$

ou encore  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$ .

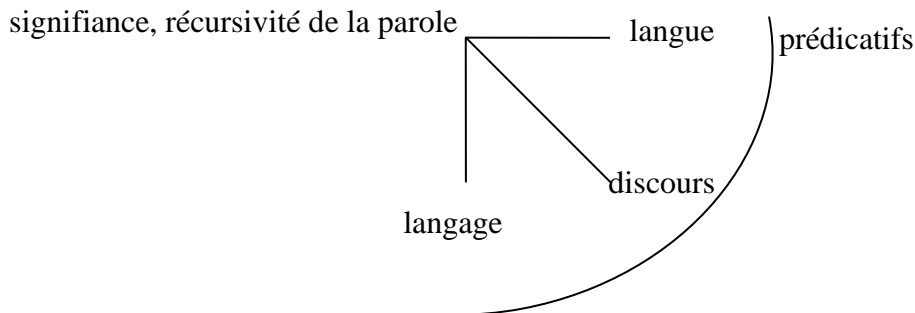


Le produit de la signifiante par elle-même, c'est sa récursivité : elle ne porte que sur ce qu'elle serait si elle était déjà opératoire, autrement dit elle dépend de ce qu'elle est censée produire. C'est une hypothétique, soit une conditionnelle irréaliste. Comme la signifiante n'opère qu'en action, son mouvement spécifie ainsi la récursivité qui la définit en retour et, de là, celle du signifiant. Ce mouvement opère entre le temps et l'espace, comme l'acte transige d'intension en extension.

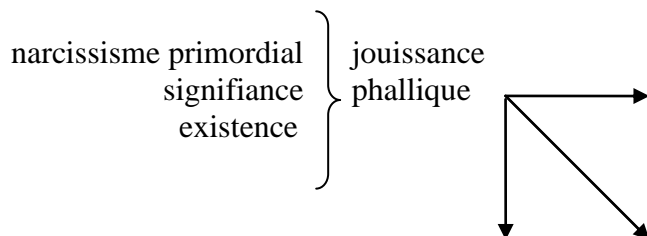
Dans cette transaction, le discret et le continu s'interpénètrent. Cependant là-dessus, Deleuze suit Bergson : le cinéma « est l'exemple typique du faux mouvement » (*IM*, p. 10). Il reste alors dans le droit fil des paradoxes de Zénon. Et, si, comme le note Bergson, « le langage procède [...] en général ainsi », c'est à mon avis que le mouvement est d'abord celui du langage. Pour moi, c'est l'imprédictivité inhérente à la structure du langage qui fait passer

<sup>8</sup> C'est à lire dans Saint Augustin, *Les Confessions*, livre XI.

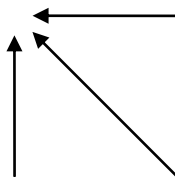
(selon une *Entstellung*)<sup>9</sup> de l'intension fonctionnelle aux extensions objectales et donc de la récursivité aux prédicativités fixistes. Parmi ces prédicativités je situe les objets au sens standard (les choses), les images dans leur immobilité et le langage au-delà de la signifiante (soit les signifiants linguistiques, les signifiés et les énoncés, les mots).



Le mouvement est donc d'abord celui de l'*Entstellung* qui fonctionnalise le monde. Sans cette fonctionnalité persistante, le monde serait psychosé du fait d'un barrage (Bleuler : c'est cette fois un clivage sans passage) entre récursivité intensionnelle et prédicativités extensionnelles. L'inertie définit alors pour moi la psychose sur le versant objectal du monde et le délire est la tentative d'en sortir par une remise en mouvement (d'abord subjective, *i. e.* psychique), inadéquate à s'établir sur l'extension (telle ou telle) d'abord et non sur l'intension, mais il n'y a pas le choix. L'enjeu est un principe du devenir. Or un tel devenir est, à mon avis, à suivre Freud, d'abord une affaire d'existence pour le sujet (« ... *soll Ich werden* »). Ce côté existentiel renvoie à la signifiante que le narcissisme primordial vient souligner comme un devoir-advenir (*Sollen*), on va le voir sous peu.



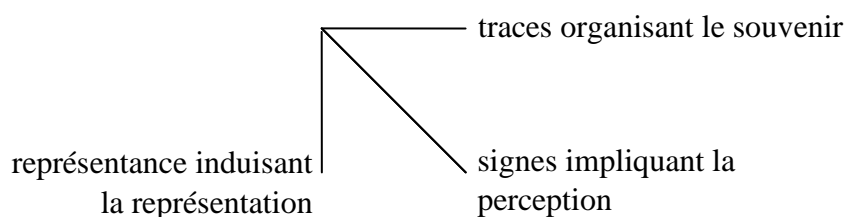
Mais la signifiante n'est pas première — ce qu'elle construit n'a rien de génétique —, car elle dépend de la déconstruction du monde. Nul Dieu en la matière.



<sup>9</sup> Pour y insister : c'est l'équivalent chez Freud et Lacan de la *Vertretung* de Frege.



En fait rien n'est premier en l'affaire. Lacan note ainsi le « créationnisme » du signifiant lui-même, *ex nihilo*, c'est-à-dire sans origine. Et la déconstruction est en fait le passage en lui-même du discontinu épars, comme extensionnel, au continu densifié de l'intension existentielle. L'ensemble construction-déconstruction est dialectique, sans origine donc. La signifiante apparaît alors pour ce qu'elle est, moins la condition (comme dit Deleuze, p. 11) que la raison de la prise en compte des choses par les voies de la perception, de la représentation, du souvenir, pour le dire avec Freud et à sa façon, une façon qui n'est que la prise en compte inverse des signifiants dans le monde (des signifiants valant comme représentance de représentation, signes de perception, traces du souvenir).



Mais ce qu'il faut voir ici est que le monde est mobilisé par ce que le sujet y démêle de conditions pour leur superposer le choix symbolique qui est le sien avec ses conséquences imaginaires (perception, représentation, souvenir).

L'erreur de vouloir reconstituer le mouvement à partir d'instantanés et de positions est la même que celle qui voudrait appréhender l'interconnexion du temps logique par des moments immobiles. L'immobilité est en fait la récusation de ce que l'hypothétique impliquant la récursivité a de productif et de mouvant. Tout dépend donc de la conception du flux qu'on met ainsi en jeu. Soit il s'agit bien de la fonctionnalité comme telle, signifiante  $S_1$  à l'appui et donc représentance, pulsion et affect ; soit c'est de la matérialité d'un flot qu'il est question, moins abstrait que le flux et plus segmentable ; sans parler des rives qui contiennent ce flot. Contre Bergson je dirai que loin d'être « dépourvu d'intérêt en lui-même », c'est le passage à la continuité qui est déterminant tant des « poses » (comme dit Deleuze) que des instantanés. Ici la « pose », à mon avis, vient pour spécifier dans sa particularité un *poste* de structure. Je ferai, pour ma part, de cette pose une *Setzung* qui implique une *Voraussetzung*, une supposition tant kantienne que freudienne.<sup>10</sup> Kelsen pose ainsi un *Sollen*, un devoir (non pas un devoir-être, mais un devoir-advenir, une advenue obligée) à la base de l'existence. L'existence est ainsi édictée par la signifiante.

« La révolution scientifique moderne a consisté à rapporter le mouvement, non plus à des instantanés privilégiés, mais à l'instant quelconque. » C'est le même problème que j'ai avec la topologie des variétés telle que Lacan la présente (ainsi dans *L'identification*)<sup>11</sup>. Car ce qui m'importe dans le plan projectif n'est pas l'aspect figé et illusoire de son immersion en *cross-cap*, mais le *mouvement* d'identification bord à bord de la bande de Möbius et du disque, ou (autre façon de construire le plan projectif) le *mouvement* d'identification des points antipodiques appartenant au cercle « équatorial » du disque soufflé en hémisphère. Lacan insiste sur ces points fictifs que sont les points d'extrémité apparente de la ligne de décussation (d'immersion) du *cross-cap*. Mieux vaut — comme avec la ligne des réels —

<sup>10</sup> R.L., « Positions II : (1 ter) Sup-position ».

<sup>11</sup> R.L., « Entre centre et absence (2) : contourner le point fictif », Lysimaque, 2014.

considérer *n'importe quel point*, puisque un tel point *quelconque* concentre les mêmes problèmes que les supposés points « d'extrémité » au niveau de cette ligne fictive qu'implique l'immersion dans l'espace imaginaire standard traditionnel, ce dont rend compte l'identité de ce que Lacan plus tard (dans « L'étourdit ») appellera un point hors ligne (quelconque) avec n'importe quel point de ce qu'il appelle une ligne sans point. L'avantage de ce dernier abord est qu'il identifie deux modes de coupure distincts.

Deleuze redéfinit dès lors le mouvement ainsi à partir de la « modernité » :

« Quitte à recomposer le mouvement, *on ne le recomposait plus, à partir d'éléments formels transcendants (poses), mais à partir d'éléments matériels immanents (coupes).*

Au lieu de faire une synthèse intelligible du mouvement, on en menait une analyse sensible » (p. 13).

Cette phrase à multiples entrées me convient bien, car elle m'entraîne sûrement au-delà du propos de Deleuze.

(1) La « pose » est au mieux à entendre comme une scansion du temps logique : moins une assertion qu'une interrogation.

(2) Le transcendant formel, symbolique, intelligible doit plutôt référer au transcendantal kantien dont je fais l'équivalent de la récursivité inhérente, à mon avis, à toute fonction. Le synthétique vient là *a priori* jouer de cette intelligibilité.

(3) La coupure est assurément quelque chose de matériel.<sup>12</sup>

(4) Le sensible dont il s'agit ici est bien plutôt l'affect, tel que Freud en fait la façade de la représentance pulsionnelle prise isolément.

C'est ici que la jonction avec le corps peut se faire plus immédiatement en termes de mises en forme.

Cette forme est celle du modèle figurant la structure agençant schématiquement les schèmes conceptuels par lesquels on cherche à appréhender ces rapports que je dis quantiques du fait qu'ils mettent en œuvre, entre autres, le lien de dérivation du discret au continu.

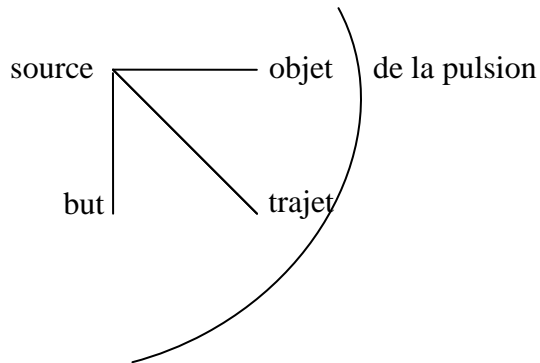
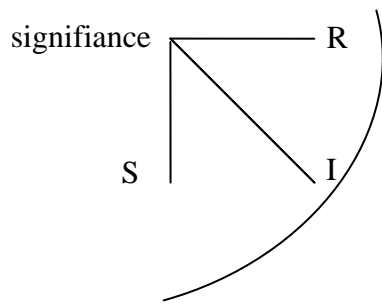
Deux « textes » (et plus) de Freud sont ici essentiels qui vont dans le même sens, ceux de la métapsychologie et celui de « La dénégation ». Une réversion mœbienne permet en effet d'associer le corps au langage.<sup>13</sup> Ainsi Freud parle de pulsion dans le sens du somatique au psychique, quand Lacan en parle à l'envers sur le mode dont le dire prend corps.

C'est assurément une *Spaltung* (une coupure, mais sous la forme d'un clivage qui fait passage — chez Freud comme je l'ai dit, pas chez Bleuler) qui lie l'intension fonctionnelle de la signifiante aux extensions fonctionnelles du corps. Aussi se doit-on de remonter de la menace de castration à la fonction phallique et à sa transcription, en terme de jouissance phallique, vers l'Autre.

---

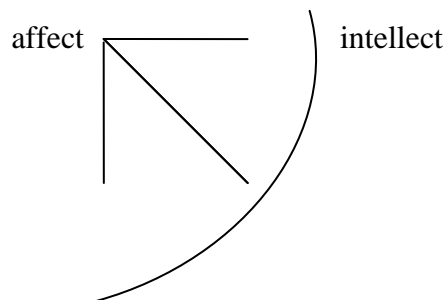
<sup>12</sup> R.L., « Rien de plus compact qu'une faille », colloque Œdipe, 2005.

<sup>13</sup> R.L., « Langages du corps, corps de langage », in *Politique du corps et de l'écriture*, Lysimaque, à paraître.



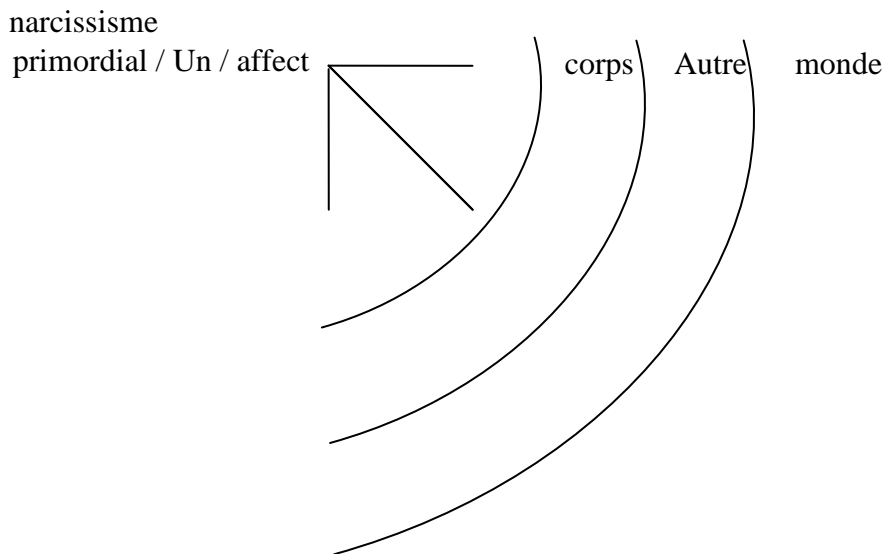
L'essentiel est de voir que la pulsion, réduite à sa représentance (sans transcription représentative comme *Vorstellung*) s'entend, se ressent comme affect. La transcription de cet affect dans le corps est un effet de cotation métonymique (*Affektbetrag*) faisant passer de la jouissance phallique à la jouissance de l'Autre qui, tout en valorisant la jouissance phallique, s'avère ne pas tenir devant celle-ci.<sup>14</sup>

Avec la (dé)négation, c'est le passage de cet affect à l'intellect qui est en question.



Et donc s'en organise l'intelligence du sujet avec le monde dont son corps participe.

<sup>14</sup> J. Lacan : « La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère. », « Radiophonie », *Autres écrits*, p. 418.

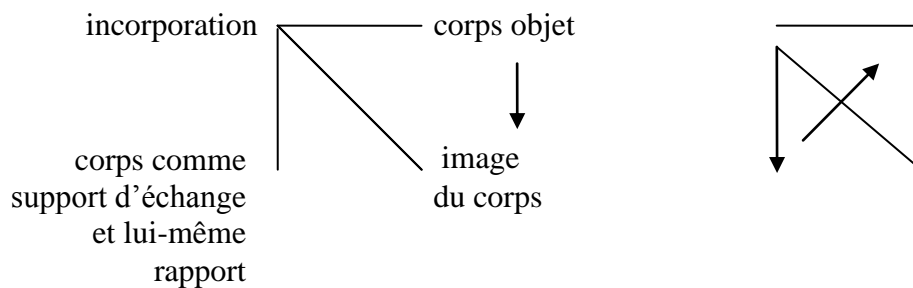


Le passage à l'instant quelconque est ainsi constitutif d'une saisie de la continuité. C'est encore ainsi que Lacan, comme si de rien n'était, définit la représentance : par le lien d'un signifiant quelconque à tout autre signifiant. Il le précise dans sa « Proposition du 9 octobre 1967... » à propos du transfert.<sup>15</sup> C'est une affaire de morphologie fonctionnelle d'ensemble.

C'est pourquoi, quand Deleuze prend l'exemple du dessin animé pour essayer d'en préciser ce qu'est le cinéma, il souligne que le dessin ne s'anime que « d'une figure toujours en train de se faire ou de se défaire, par le mouvement de lignes et de points pris à des instants quelconques de leur trajet » (p. 14). Aussi bien je parle de construction et de déconstruction pour en organiser la dialectique de la récursivité signifiante avec la prédictivité objectale du sujet en son corps.

Ces instants quelconques sont assurément communs (et ordinaires) comme le Père freudien est des plus partagé. Mais en même temps (précisément) chaque instant est remarquable et chaque sujet (tout sujet quelconque) se soutient d'Un-tel-Père. Alors le remarquable de cette logique retrouve la singularité des corps et aucun sujet n'est superposable à un autre, même si, dans le groupe, les moi's le sont. Plus exactement le mouvement façonne le corps comme la fonction crée l'organe (et les éléments du monde, selon la mécanique quantique). Ce mouvement, je le prends comme imprédictif et, de cette façon, il facilite l'incorporation (*Einverleibung*) de la signifiante dans un corps organique objectivable (*Körper*) pour en faire en retour un corps signifiant (*Leib*).

<sup>15</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, p. 248.



Le corps est ainsi à la fois objet d'amour, d'intérêt, d'angoisse, de jouissance, que le sujet s'y rallie en s'y identifiant ou que le sujet le garde à distance comme Autre. Et l'image du corps prend ce corps, considéré jusqu'alors en objet, dans son réseau de figurabilité. Car l'échange signifiant ne peut se concrétiser que dans l'usage qu'on en fait dans le corps et tout autant dans l'usage qu'on a du corps.

Le synthétique *a priori* de la signifiante prend ainsi corps de manière analytique au travers de l'imaginarisation (corporelle) du symbolique. Mais en retour cette analyse des poses (des postes et des positions dans la structure) reconduit au mouvement. Le problème du corps, et son intérêt, est de fournir, aussi symboliquement, une assise prédictive à la récursivité de la signifiante. Le corps modélise ainsi la prédictivité qui opère (dans le meilleur des cas) dialectiquement sur lui en lui « insufflant » par voie imprédictive la récursivité qui libère le corps de son carcan d'organicité (mais évidemment pas de l'organicité elle-même). Aussi je n'opposerai pas, comme le fait Deleuze, « dialectique moderne » et « dialectique ancienne » :

« Celle-ci est l'ordre des formes transcendantes, qui s'actualisent dans un mouvement, tandis que celle-là est la production et la confrontation de points singuliers immanents au mouvement » (p. 15).

Deleuze tient en fait à se maintenir au niveau réaliste ou matériel de l'immanence du mouvement — et il est vrai qu'il pense en termes de cinéma. L'image-mouvement y est déjà présente. C'est donc d'une autre significantisation<sup>16</sup> qu'il s'agit là et la montée en épingle de tels ou tels points remarquables de l'immanence du mouvement n'empêche nullement de devoir recourir à la continuité abstraite de la signifiante continûment posée et constamment relancée depuis l'ouverture que suscite la récursivité.

C'est pourquoi Deleuze est tenu, dans sa propre démarche, de re-dialectiser ce qu'il avait disjoint

« [...] cette production de singularités (le saut qualitatif) se fait par accumulation d'ordinaires (processus quantitatif), si bien que le singulier est prélevé sur le quelconque, est lui-même un quelconque simplement non-ordinaire ou non-régulier » (*ibid.*).

C'est toute la fonction Père qui œuvre ainsi, bien au-delà de la restriction qu'opère Lacan à parler de particularité au sens d'Aristote<sup>17</sup> (alors que Lukasiewicz dénie à Aristote

<sup>16</sup> Au sens de faire du signifiant, par retour de l'objet sur la fonction qui associe un signifiant à un autre à se définir d'après cet autre, et celui-ci d'après un autre encore, et ainsi de suite indéfiniment, c'est-à-dire récursivement.

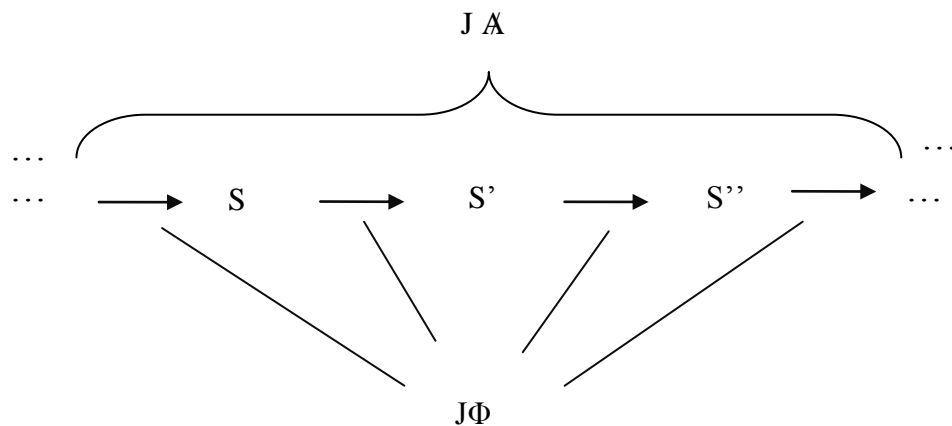
<sup>17</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, p. 459.

toute idée de particularité)<sup>18</sup>. Toute la question est de considérer cette topologie de l'accumulation.

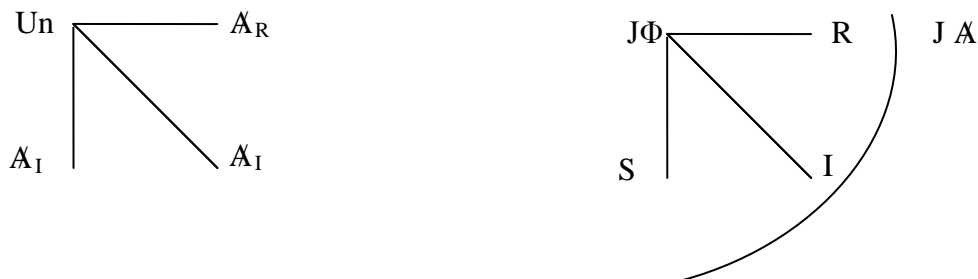
Citant Einstein, Deleuze spécifie « l'organique »

« comme l'ensemble organisé des instants quelconques où les coupures doivent passer » (*ibid.*).

Précisément, à parler de cinéma, nous ne sommes plus dans la physique du mouvement insécable, mais dans l'aporie signifiante d'une parole se développant (en tant qu'échange) en continu depuis des énoncés quant à eux discontinus. Cette aporie du mouvement signifiant définit très exactement ce qu'il en est de *la* jouissance, scandée entre jouissance phallique et jouissance de l'Autre, la première pointant la récursivité locale de la fonction phallique comme signifiante  $S_1$  faisant continuité et la seconde prenant en compte toute la chaîne *comme si c'était possible* (d'où l'inexistence de l'Autre, selon Lacan).



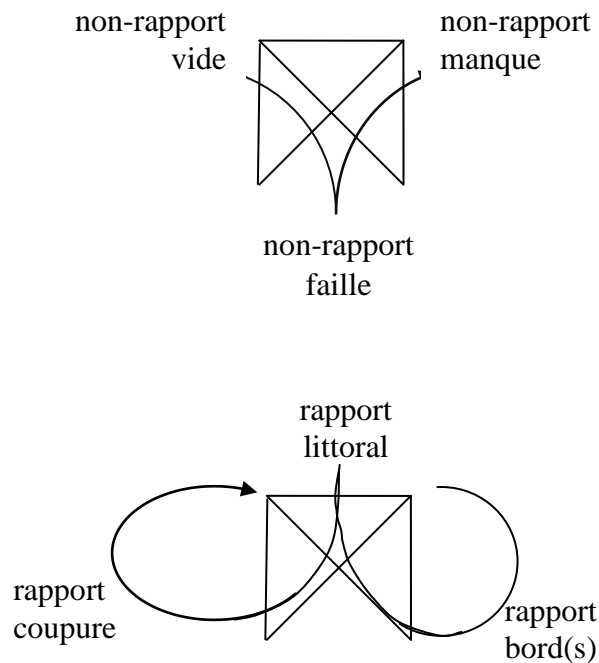
Cet ensemble de la jouissance s'appréhende aussi bien comme l'association imprédictive (réversible) de l'intension et des extensions (plurielles en ce que l'Autre est à la fois réel, imaginaire et symbolique). Ces extensions sont discontinues et, ainsi données par Freud comme objets partiels, elles participent de la composition de l'Autre, comme le font les signifiants linguistiques et les énoncés, et de même les images.



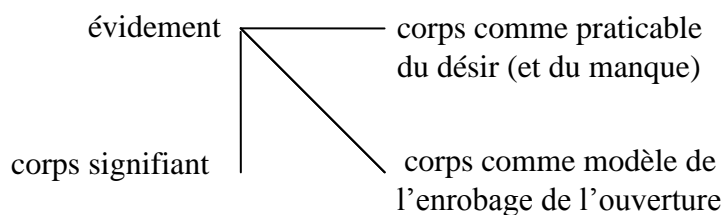
<sup>18</sup> Jan Lukasiewicz, *La syllogistique d'Aristote*, A. Colin.



représente la parole. C'est bien en quoi le mouvement est de l'ordre de la spatialisation de l'intension temporelle ; plutôt qu'à la durée, il ouvre à la chronicité dans la répétitivité. Ensuite le mouvement suit les modes grâce auxquels le non-rapport se conjoint au rapport.

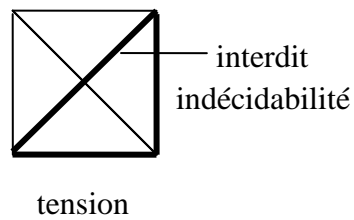


Par un tel trajet structural du mouvement, le schématisme de la récursivité prend forme corporelle (à la fois matérielle et pulsionnelle — l'on passe alors du corps symbolique de l'incorporation au corps imaginaire du cadavre robotisé, animé, significantisé). Il s'agit du praticable du désir, de l'enrobage de cette ouverture, du corps du langage.



Ces trois modes (respectivement réel, imaginaire, symbolique) du corps sont reliés par des fonctions de compromis entre eux, lesquelles à la fois rappellent l'évidement inaugural et ses transactions avec les diverses façons qui lui sont allouées pour prendre forme.





Dans ces  *mises*  en forme corporelle, à souligner le mouvement du verbe (*mettre* en forme), c'est le mouvement fonctionnel lui-même sur lequel on insiste, et ici sur les effets de tension, bien notés par Freud à partir des pulsions (dans le lien de l'objet au but et au trajet), et sur l'indécidabilité spécifiée par Lacan en lien avec le fantasme qui lie le sujet à l'objet ainsi référentiel. Et cet évidement de la signifiante est une façon de contrebalancer la conscience, si elle était vécue comme un tout-savoir, intelligible sans plus, qui oublierait ce que l'évidement a d'affectif et de fonctionnel (pulsion, demande, désir, jouissance...); cette intelligibilité conserve cependant, dans le meilleur des cas, la trace de l'évidement : interdit, tension, indécidabilité... C'est bien dire que la conscience (marquée par des traits gras dans la dernière figure) est une affaire de compromis avec la récursivité.

Le mouvement est donc assurément une question de relation (qui n'a cependant rien à gagner à être essentialisée par une majuscule, *ibid.*) : il opère un compromis entre des postes de structure, qui ne sont que des extensions fonctionnelles prises comme des éléments de structure, c'est-à-dire des objets qui viennent se situer en ces postes. Mais cela aussi est signifiant (ni mental, ni spirituel) : et l'existence est signifiante en son fond. Ce que Deleuze ne perçoit pas est que la relation peut ne pas se contenter d'être un entre-deux : elle peut correspondre (en paire ordonnée) à l'un des deux termes qu'elle relie : ainsi du  $S_1$  qui opère comme représentance entre le  $S_1$  qu'il est et le  $S_2$  dont il induit la constitution :

$$S_1 \xrightarrow{S_1} S_2,$$

c'est-à-dire  $(S_1 \rightarrow (S_1 \rightarrow S_2))$ ,

puisque, dans  $S_1 \rightarrow S_2$ ,

$S_1$  vaut comme *Repräsentanz*, et comme flèche, et que  $S_2$  vaut comme *Vorstellungsrepräsentanz*, qui inclut la représentance :

$$\begin{array}{ccc} S_1 & \xrightarrow{S_1} & S_2, \text{ etc.} \\ & & | \\ & & (S_1 \rightarrow S_2) \end{array}$$

De là je dirai que le mouvement est un des termes entre lesquels il opère, l'autre étant du registre des corps ou, plus intimement, du corps comme support subjectal. Qui plus est, le mouvement associe intension et extensions, ce qui lui assure une ouverture persistante.

De fait, il est difficile de suivre Deleuze qui soutient que les ensembles sont clos (p. 21). Car leur ouverture (là nous passons aux mathématiques) est même une des entrées définitives de la topologie — justement à partir du choix de certaines parties (de certains sous-ensembles) de l'ensemble considéré. En fait ce que Deleuze appelle un « tout » (pour le

distinguer de l'ensemble) n'est que ce qui permet de faire le tour (dirai-je) de l'Un (majuscule façon Lacan) venant en moins (dans) de l'Autre.

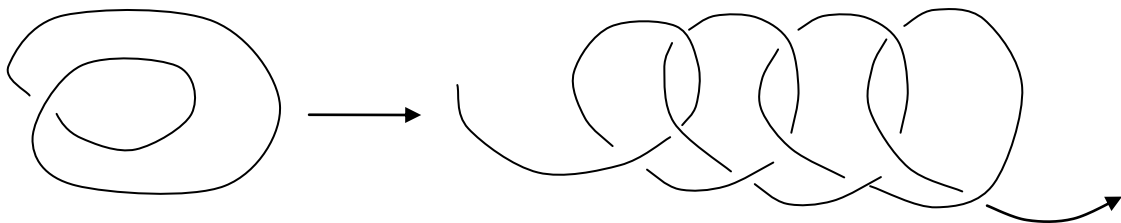
\*

## 2. La jouissance de l'Autre en tant que manifestation du mouvement

*Thèse 2 – Comme aboutissement de cette structure fonctionnelle, la jouissance de l'Autre est aussi la contre-partie réfutée de la jouissance phallique seule opératoire. Par là elle en est l'image et, encore mobile pour ce faire, la manifestation de ce mouvement.*

*L'Autre jouit et le sujet jouit de l'Autre, voire de la jouissance de l'Autre. Aussi faut-il rapporter à l'Autre — comme en particulier composé d'autrui — le cadre auquel référer les fonctions du sujet. Mais la question vient immédiatement qui est relative au risque que rencontre cette jouissance de devenir statique : quitte à mettre le mouvement en évidence, cette évidence elle-même fixée prime sur le mouvement, au risque qu'il s'immobilise.*

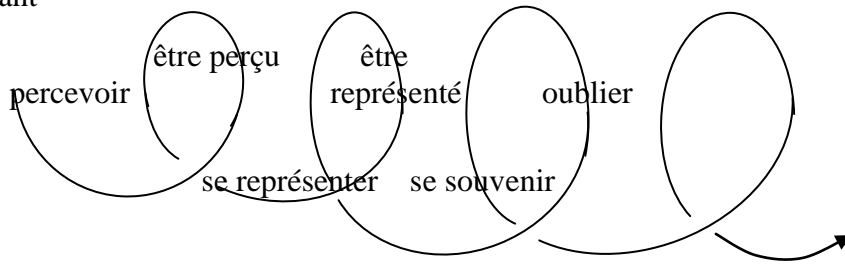
Le changement qualitatif qui fait passer de la jouissance phallique à celle de l'Autre, telle que le corps supporte cette jouissance de l'Autre, transmue l'échange en rythme. C'est l'ouverture de la bande de Mœbius qui spécifie le passage du mouvement de l'échange en un mouvement productif d'un surnuméraire, un mouvement périodique dont la période est définie par ce que l'*Entstellung*, qui en spécifie la longueur d'onde comme décalage,



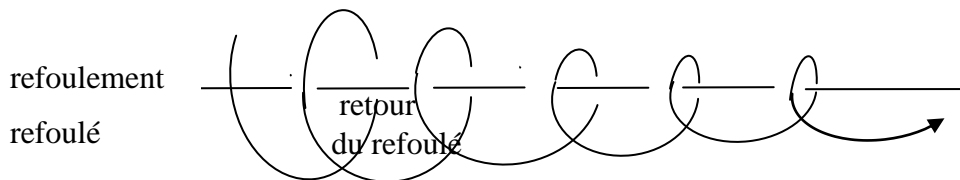
assure comme type de transaction prévalant entre le sujet du narcissisme primordial (phallique) et l'Autre.

L'intérêt d'un tel schéma en hélice est d'indiquer qu'on bouge à la fois pour permettre une perception (percevoir et être perçu), mais aussi pour se donner en représentation et se représenter le monde, et tout autant en organiser le souvenir et l'oubli. Je le pointerai ainsi :

surnageant



et peut-être plus exactement, si la représentance, le signe, la trace sont plus facilement refoulés (à participer du refoulement primordial) que la représentation, la perception ou le souvenir (qui pour être refoulés nécessitent une dépense d'énergie supplémentaire) :



Si le mouvement met en œuvre le devenir, ce dernier se heurte aux limites constituées que le monde oppose au devenir par la matérialité des choses, par les impossibilités qui y conduisent — et qui sont proprement des obstacles —, par cette altérité qui reste alors scindée de ce que vise le devenir. Le devenir est rhématique quand l'arrêt est théique.

Toute la question est de maintenir libres les incorporels, libres de ce que la corporéité leur impose de lest.

Je pense que le propos de Deleuze est fondé, qui soutient que

« Le seul temps des corps et états de choses, c'est le présent. Car le présent vivant est l'étendue temporelle qui accompagne l'acte, qui exprime et mesure l'action de l'agent, la passion du patient » (LS, p. 13).

Cependant ce n'est pas pour moi une question de mesure, ni d'unité mesurative. Ou du moins, si une évaluation venait à donner une métrique du mouvement, ce mouvement changerait de qualité. Le mouvement donne la mobilité des événements qui ne sont ni corps ni états de choses, mais des incorporels. Il n'empêche que les incorporels, au sens large, constituent les corps, au sens standard.

Là la question vient de ce qui fait *corps* aussi et d'autre part, de ce qu'il advient de ce qui *fait* corps, une fois l'effet obtenu. Je suivrai là le propos de Deleuze. Dans mes termes : quant à ce qui prend forme corporelle. Dit plus explicitement : comment le mouvement prend corps ? L'actualité de la mécanique quantique peut aider en l'occurrence (en la *matière*).

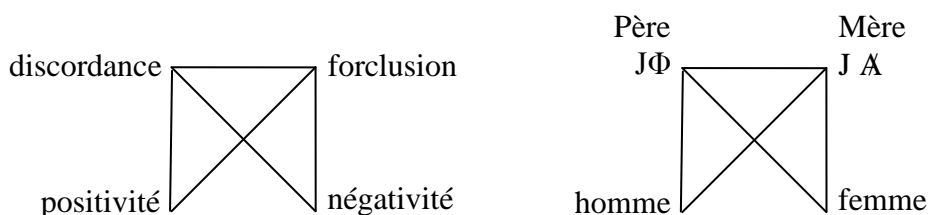
(à prolonger)

### 3. « La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance »<sup>20</sup>

J'oppose ainsi le mouvement tenant à la jouissance phallique ( $J\Phi$ ), comme fonction d'engendrement (et de séparation), à l'immobilité d'ensemble, en quelque sorte mortifère, à quoi mène la jouissance de l'Autre ( $J\bar{A}$ ), comme espace (lieu, champ...) d'expression et d'aboutissement de la jouissance phallique, du fait que cet espace est donné par Lacan en tant que trésor des signifiants, lieu de recel globalisant, permettant d'obtenir d'un seul tenant l'ensemble discontinu des signifiants non pas d'un coup dans leur totalité (c'est impossible), mais un par un selon leur succession eulérienne en un réseau fractal qui ne couvre l'espace considéré qu'à la mesure de l'avancée linéaire de leur évolutivité par voie de représentance. Et celle-ci, auquel cas comme *Vertretung*, donne ce-même mouvement comme allant en parallèle de la signifiante aux choses.

Je reprécise avant d'aller plus loin que j'appelle « jouissance » — à la suite de Lacan et du *Lust/Unlust* freudien, mais sûrement différemment d'eux — ce qui supporte l'existence du sujet : on ne saurait exister (ni vivre) sans supporter cette existence (et vie) de la jouissance de ce qui en constitue les soubassements : jouir de manger, respirer, même excréter, voir, entendre, baiser, parler, etc. Dans mon schématisme jouir et exister se superposent. Quand Lacan définit la jouissance comme « ce qui ne sert à rien » (*Encore*, p. 10), on se trouve précisément situé au sein du corollaire pratique de cette définition : la psychanalyse (à mettre en jeu, pour l'interroger, la jouissance), c'est ce qui — en pratique, donc — ne sert à rien. Les fonctions d'échange y sont essentielles, mais pas les objets (les fonctions extensionnelles) d'usage. Malgré Lacan (p. 11), je pense donc la jouissance d'autant plus *nécessaire*, mais pas pour servir à quelque chose, elle est nécessaire à l'existence en dehors de la mise en action du sujet depuis son existence.

L'existence du sujet est un mouvement et ce mouvement est jouissance — dont s'établit l'existence. La jouissance du corps fait valoir (c'est le mot) la jouissance de l'Autre que le corps symbolise (*Encore*, p. 12). Un tel mouvement, non seulement correspond aux liens de négation de la jouissance de l'Autre à la jouissance phallique (la première est forclusive, la seconde est dicordancielle), mais surtout — à un autre niveau de ce qui s'écrit comme nécessaire (soit les *Niederschriften* de Freud) — cette dualité se présente comme sexuelle, et plus exactement bisexuelle et au fond quadrisexuelle.



L'ontologie ne s'assure que de la jouissance de l'Autre comme de celle du corps (quant au sujet) ou plus généralement des corps (quant aux objets).

La disparité sexuelle est ainsi celle qui met en action (sinon en acte) le mouvement comme jouissance — passant du dire au dit et au réel — que la jouissance du corps

<sup>20</sup> J. Lacan, *Encore*, p. 52.

représente. *A contrario*, en sens inverse de ce mouvement, Lacan situe l'obstacle (voire l'*enstasis* de la lettre).

C'est là que je complète le discours de Lacan sur la compacité<sup>21</sup>, en spécifiant le compactifiant d'être évidé.<sup>22</sup>

Le mouvement, c'est la réalisation (au sens aussi économique de la « réalisation » de valeurs) de la disparité des jouissances, permettant de passer imprédictivement de la récursivité de la jouissance phallique à la prédictivité de la jouissance de l'Autre.

Le mouvement, c'est ceci, une série d'obstacles qui permettent de repartir commodément au-delà du point d'arrivée, comme l'autorisent les nombres limites en arithmétique, zéro ou alephs.

Le signifiant fait obstacle (*enstasis*) à la jouissance (p. 17).

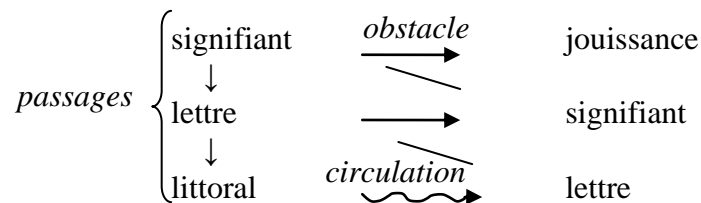


La lettre fait obstacle (*enstasis*) au signifiant.

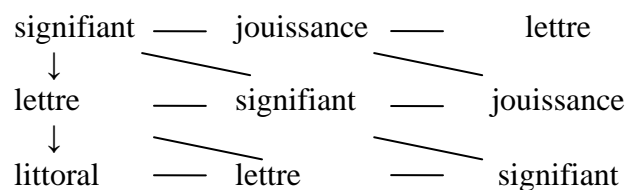


Le littoral remet en circulation la lettre comme aussi signifiante.

Nous avons donc un schéma (minimal) figurable de cette façon quant aux mouvements qui le composent :



C'est dire qu'on peut se permettre de compléter ce schéma (comparable au mouvement des personnages et des places dans « La lettre volée » de Poe) :



C'est dire encore que la jouissance y prend un fond littoral qui se développe par la *via negativa* de cette négation particulière attenante à une conditionnelle irréaliste qu'est : « s'il y en avait une autre [jouissance, soit l'Autre jouissance] que la jouissance phallique, il ne faudrait pas que ce soit celle-là » (p. 56).

Ainsi le mouvement se développe-t-il depuis ce que la conditionnelle irréaliste (comme hypothétique) peut avoir d'obligatoire jusqu'à sa conséquence interdictive. Et ce développement est celui du discontinu (*partes extra partes*, p. 26 ; voire morcellement...).

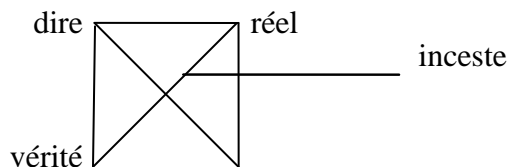
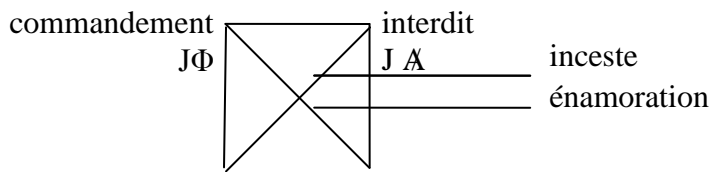
<sup>21</sup> R.L., « Rien de plus compact qu'une faille », *op. cit.*

<sup>22</sup> R.L., « Nier, c'est compacter le monde par le vide qui lui est nécessaire pour fonctionner », Strasbourg, 2014.

Il s'agit là du corps mis en morceaux — chaque morceau assurant pulsionnellement (c'est-à-dire variablement) la jouissance. Ce morcellement est le fait de la discontinuité signifiante portant avec elle la continuité de la signifiante. Le signifiant  $S_2$  est ainsi découpé dans la chaîne dont le  $S_1$  développe la continuité, en parallèle avec les morceaux du corps pour les  $S_2$  ( $S_2/a$ ), quand le  $S_1$  fait opérer la jouissance phallique au sein des  $S_2$  et de là dans le corps. (Lacan : « Je dirai que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante », p. 26.)

Cela amène Lacan à préciser que

« L'autre pôle du signifiant [autre que la continuité, R.L.], le coup d'arrêt, est là, aussi à l'origine [*sic*, R.L.] que peut l'être le vocatif du commandement » (p. 27).



Avec le verbe (grammatical), c'est la fonction (de jouissance) qui vient au devant de la scène comme récurisive, car le verbe « fait le passage d'un sujet à sa propre division dans la jouissance » (*ibid.*) ; ce qui me fait dire que la jouissance est acte et que le passage en acte du sujet à sa propre division est récurisif.

C'est donc ce mouvement de récurisivité que je veux souligner, lequel autorise tous les glissements du tableau précédent, entre lettre, signifiant et jouissance. Aussi est-ce moins de mouvement qu'on ait à discuter que de l'alternance du continu au discontinu.

Et cette récurisivité s'entend très bien dans les termes de Lacan :

« Le signifiant comme tel ne se réfère à rien si ce n'est à un discours, c'est-à-dire à un mode de fonctionnement, à une utilisation du langage comme lien » (p. 32).

La « jouissance qu'il ne faudrait pas » (p. 55) s'étaye des deux côtés : — comme phallique, elle est discordance et il ne la faudrait pas, si jamais (hypothèse) une velléité l'amenait à être ; — comme Autre, c'est celle qui est rejetée forclusivement.

C'est en cela que « la jouissance est une limite » (p. 85) — une limite allant à l'encontre de ce que serait la jouissance si elle « avait le moindre rapport avec le rapport sexuel » (p. 102). Car par ce rapport sexuel, s'il existait, la jouissance se définirait prédicativement, mais de façon factice, indéfiniment.

Ce mouvement de dérivation — qui permet de définir la pulsion comme dérive, « pour traduire *Trieb* », et précisément « la dérive de la jouissance » (*ibid.*) — est proprement l'acte, en ce qu'il assortit le continu de son identification à la coupure qui le rend accessible par parties discontinues. Ici la récursivité est bien castration, une castration qui concerne « la pensée de l'être » (p. 104) en ce qu'on la disjoint de sa mention comme être sexué (p. 16).

L'intensification des réels dans leur développement (en arithmétique) tient à la densification de la coupure, par quoi Dedekind en particulier en a forgé la raison déterminante.